

Gare à celle qui voudra se saisir du réel (suite et fin)

Écritures du réel par Sophie Létourneau

Au printemps 2016, un homme bien habillé a fait scandale. Invité pour une causerie à l'Université de Boston, Gay Talese – écrivain et journaliste, celui-là même que vous avez vu sur Netflix dans un documentaire portant sur le motel d'un voyeur – répondait à un membre de l'auditoire qu'aucune femme reporter ne l'avait jamais influencé puisque les femmes, a-t-il expliqué, ont peur de parler aux étrangers et ne s'intéressent pas aux sujets vulgaires pour leurs reportages.

En guise de riposte, des suggestions de lecture ont circulé sur les réseaux sociaux pour mettre en lumière le travail de celles qui ont pratiqué le journalisme littéraire, ce type de récit empruntant au reportage ses techniques pour composer une histoire vraie qui se lit comme un roman. Joan Didion, petite souris cachée derrière ses immenses lunettes fumées, est une représentante connue, mais je pense également à Lilian Ross dont le nom ne nous est pas aussi familier. (Netflix ne lui a pas encore consacré un documentaire.) Contrairement à Gay Talese, Truman Capote s'est réclamé de l'influence de cette journaliste dans nombre d'entretiens. Pourtant, on continue de dire que c'est Capote qui a inventé le roman non fictionnel avec la parution de *In Cold Blood* (1966), qui suit de quelque quinze ans celle de *Picture* (1952), le récit du tournage chaotique d'un film de John Huston que Lilian Ross a accompagné pendant un an et demi.

Lilian Ross avait quatre-vingt-dix-neuf ans lorsqu'elle est décédée en 2017. Elle travaillait toujours comme reporter au *New Yorker* au moment où Gay Talese n'a pas été en mesure de nommer une femme journaliste l'ayant influencé. Dans les textes publiés en son hommage, ses collègues notaient qu'elle aimait parler aux jeunes, qu'elle avait une bonne oreille pour capter l'étrangeté du rythme de l'anglais parlé, des conversations serties de blasphèmes qu'elle transcrivait dans un carnet, ne croyant pas à l'utilité des enregistreuses. En bref, contrairement à ce que Gay Talese pourrait penser, Lilian Ross s'intéressait aux sujets triviaux et elle adorait parler aux étrangers.

Aussi est-ce l'ineptie du constat de Gay Talese, son ignorance plus que sa misogynie qui m'ont choquée. Car des femmes dont le travail d'écriture est fondé sur la parole des étrangers ou de personnes moins éduquées, j'en

nomme plus facilement que des hommes – à commencer par l'autrice biélorusse Svetlana Aleksievitch qui, à l'automne 2015 (soit dans les mois ayant précédé la causerie à l'Université de Boston), avait remporté le prix Nobel de littérature pour des livres entièrement basés sur des entretiens. Ses ouvrages les plus connus, *La guerre n'a pas un visage de femme* (J'ai lu, 2005) et *La supplication : Tchernobyl. Chronique du monde après l'apocalypse* (J'ai lu, 2004), portent respectivement sur l'engagement des femmes soviétiques durant la Seconde Guerre mondiale et sur le désastre de Tchernobyl. (Vous avez peut-être vu la série inspirée de son travail sur HBO.) Pour chacun de ses projets, cette « femme-oreille », comme elle se présente elle-même, peut interviewer une centaine de personnes sur une dizaine d'années. À partir des transcriptions de ses entretiens, Aleksievitch rédige un monologue. Il en résulte un chœur de voix qui racontent, dans ses détails les plus domestiques, les plus physiques, une tragédie collective.

Au Québec, elles sont plusieurs, les autrices, à faire œuvre à partir de la parole des autres. En ces temps où l'on garde nos distances, j'ai eu envie de leur téléphoner. Je voulais les entendre me raconter comment elles approchent cette expérience étrange d'une intimité forcée. Savoir comment elles accueillent les mots des autres dans leur écriture. À mon tour, je voulais m'effacer, disparaître, pour les écouter. Car c'est également une manière de ne pas être seule que